

Samedis

Natalie Jean

Number 138, September 2013

Québec : ville insolite

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70247ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jean, N. (2013). Samedis. *Moebius*, (138), 36–44.



NATALIE JEAN

Samedis

Quand j'étais petite, mon père était là, mais je m'en souviens pas. Après, j'avais pas de père, c'était pas grave, ma meilleure amie en avait pas non plus. Je savais rien de mon père, excepté quand ma mère avait pris trois verres de trop, elle explosait : Fou, égoïste, maudit chien sale et compagnie.

Quand ma mère sort avec son amoureux, elle essaye toute sa garde-robe, pis elle la jette à terre. Ça fait que quand c'est presque l'heure, elle est obligée de chercher dans le tas. C'est là que je m'accote sur le cadre de porte pour dire : Eh que ça te fait bien, Mom.

Son chum est en bas, il l'attend dans l'auto. Ma mère s'accroche à moi : Lola, oublie pas ci, oublie pas ça, fermez l'ordi à neuf heures, l'adresse de mon cell est sur le frigo. Je tourne la tête vers la cuisine pour lui faire comprendre que c'est bon, j'ai pas six ans, elle peut y aller. J'ai envie de lui dire que son numéro de cell, je l'ai connu avant de savoir compter ! Mais je dis rien parce que moi pis mon frère, on a juste hâte qu'elle parte.

Après, je reste pognée dans l'appart avec Xavier. On passe la soirée chacun dans notre chambre, moi sur Facebook, lui avec ses jeux vidéo. Des fois, on regarde un film. Mon frère, quand y s'installe dans le sofa, y bouge pus, y devient le sofa.

Le téléphone sonne, pis c'est moi qui réponds – c'est tout le temps moi qui réponds, comme si Xavier pis Mom, ils bougeaient pas assez vite. C'est un homme avec une belle voix, il dit : Lola, c'est toi ? Ma mère m'arrache le

téléphone des mains, elle dit : Allô ? pis après : Esti de fou, égoïste, maudit chien sale et compagnie. Pis elle court s'enfermer dans sa chambre avec le téléphone.

C'est mon père. C'est sûr, c'est lui.

J'ai douze ans, j'ai un père, il veut nous voir, mais ma mère veut rien savoir.

Mon frère chiale comme un bébé. Moi, j'ouvre grand la bouche, mais je la referme d'un coup sec et je la laisse fermée pendant une semaine. Ma mère a beau tout faire, je la regarde, mais je dis rien. C'est bizarre mais rien dire, ça donne comme une puissance.

Quand il rappelle le samedi d'après, ma mère dit : OK, seulement pendant une heure. Là, je reparle, je dis : Merci Mom, et j'y donne un bec.

On rase le parc Victoria en auto, pis ma mère dit : C'est lui. J'ai le cœur qui veut me sortir par les oreilles tellement j'ai peur qu'y soit dégueu. Mais non, pantoute : c'est un gars avec un t-shirt blanc pis des jeans, assis sur un banc avec un chien noir couché à ses pieds. Je suis contente parce qu'il a des cheveux noirs frisés qui brillent au soleil, comme les miens.

Pour ceux qui se demandent, c'était pas comme dans les films : on est pas partis à courir pour se jeter dans ses bras avec de la musique qui fait brailler. Même que Xavier avait changé d'idée, fallait que je tire dessus pour qu'il avance.

J'ai vu tout suite que mon père était intelligent parce qu'il a pas essayé de nous embrasser ni rien, il a juste dit : Salut, moi c'est Alfredo, voulez-vous un cornet ? Et c'était vraiment la meilleure chose à dire.

J'aime trop sa voix et nos yeux sont pareils : bruns avec des éclats jaunes dedans. De proche, il a l'air plus vieux, mais pas trop. Il fait un signe de la main à Mom qui pratique sa face de carême dans l'auto. Et là, on part au bout du parc, là où ils vendent de la crème glacée. Son labrador s'appelle Smack, il a pas de laisse, il obéit au doigt, à l'œil et à des petits bruits de bouche. On s'installe sur un banc où ma mère peut nous voir. Mon frère mange son cornet super vite pis y court jouer dans les jeux.

Je reste avec mon père, on liche notre cornet, on garde les yeux collés sur Xavier comme si on était gênés de se regarder tellement on se ressemble. Là, mon père met doucement sa main sur mon bras, il fait chut! le doigt sur la bouche, et il lance son bout de cornet dans les airs. Smack se déplie d'un coup, saute vraiment haut, pis l'attrape avec ses dents qui claquent.

C'est le fun de rire avec son père: ça dégèle.

Mon père me demande si j'ai des matières préférées à l'école. Je dis: dessin et français et il a l'air super content. Il me regarde avec un grand sourire direct dans les yeux, pis y dit: Raconte.

C'est là que je commence à parler: Jessica, Vincent, Ève, Andréanne... Le prof de français, mon prix à l'exposition de l'école, le volleyball... Je parle, je parle, j'arrête pas de parler, comme si j'avais un congélateur rempli de choses à raconter, comme si c'était la première fois qu'on m'écoutait de ma vie.

Ma mère klaxonne, l'heure est finie. On se serre la main et on se dit salut.

Toute la semaine, j'ai peur d'avoir trop parlé: il va pas rappeler, c'est sûr. Quand je pense que j'ai oublié de dire Comment ça va, j'ai envie de brailler.

C'est trop plate d'avoir eu un père pendant seulement une heure.

Mais il rappelle.

C'est comme la dernière fois: Xavier joue dans les jeux, pis moi je reste sur le banc avec mon père, pis j'arrête pas de parler. Je dis tout, même que j'ai eu peur d'avoir trop parlé. Là, mon père met la main sur mon bras: Enlève-toi ça de la tête, tu peux pas trop me parler. Ta voix, c'est de la musique à mes oreilles.

Le samedi d'après, j'apporte un dessin de son chien qui saute dans les airs. Il le regarde plus longtemps que personne a jamais regardé un de mes dessins et il dit: Si tu continues comme ça, Lola, les possibilités vont se répandre devant toi comme de la lave en fusion. C'est comme ça, la voix de mon père.

Le cinquième samedi, Xavier veut pas venir. Moi je trouve que ça change pas grand-chose parce qu'il passe toute l'heure dans les jeux, mais ma mère dit Tatata! et Xavier pète sa coche. On l'entend dans le bloc au complet. Là, c'est ma mère qui pète sa coche, elle crie : De toute façon, c'est pas ton père! Je trouve pas ça fort, fort. Xavier hurle encore plus, y'a pas un seul racoin pour pas l'entendre. Je comprends enfin pourquoi mon frère a les yeux bleus et les cheveux blonds mais pas moi. Là-dessus, v'là le nouveau chum de ma mère qui arrive et y'est pus question d'aller voir mon père, y'est pus question d'aller nulle part. Mais eux, y sortent.

Je reste pognée à maison à essayer de consoler mon braillard de frère, mais pour une fois, je le comprends de chialer. Moi, ça me tenterait pas de recommencer à zéro, sans père ni rien. Xavier a pus une goutte de force pour brailler. Je trouve un film pas d'annonce, je fais du pop corn au micro-ondes et je l'installe bin comme y faut dans son sofa. Y'est mou comme de la guenille et c'est pas long qu'il s'endort. Moi, je peux pas me concentrer sur le film, j'arrête pas de penser à mon père, assis tout seul dans le parc avec Smack.

La semaine a été super longue.

Samedi arrive, ma mère me conduit au parc et se décide à sortir de l'auto. Quand y voit ça, mon père se lève et Smack aussi, ils restent là, au garde-à-vous à côté du banc. J'ai peur que ça recommence : fou, égoïste, maudit chien sale et compagnie. Mais non, même que ma mère lui donne un bec de chaque bord. Mon père est super sérieux, il dit : Tu peux me faire confiance, Linda.

J'ai l'idée du siècle : je les laisse là, je cours acheter deux liqueurs avec mon argent de poche et quand je reviens, ils sont assis sur le banc et ma mère rit.

À partir de là, je peux aller voir mon père toute seule.

Crime, le parc est à quinze minutes à pied, cinq en vélo.

À force de samedis, on se dégêne. Aussitôt que je mets le pied dans le parc, Smack court me sauter dessus, et avec mon père, on se donne un bec quand j'arrive et un autre quand je pars. Il sent bon, mon père, il sent le savon. Chaque fois, je lui donne un dessin. Chaque fois, il le regarde longtemps, ça fait que durant la semaine, je passe de plus en plus de temps à mettre plein de détails pour pas qu'il s'ennuie en le regardant. Après, on marche dans le parc, on parle.

C'est sûr, que je parle beaucoup, mais c'est juste avec lui que c'est moi qui parle le plus.

Une fois, je lui ai demandé pourquoi y'était parti et il m'a dit que c'est ma mère qui était partie et qu'elle avait bien fait. J'ai changé de sujet. Mon père, il connaît tous les noms des arbres du parc Victoria, tous les oiseaux aussi, en plus de plein d'histoires drôles. Quand j'ai demandé: Où tu habites? il a pointé son doigt vers le Vieux-Québec. Mais l'entente avec Mom, c'est le parc.

Un samedi, j'arrive et mon père est tout seul. Son chien est mort. J'ai le goût de pleurer, mais pas autant que lui. Cette fois-là, on parle pas, on marche jusqu'au bord de la rivière Saint-Charles, on s'assoit, on regarde l'eau couler, on jette des bâtons dedans en pensant à Smack.

Là, j'ai la deuxième meilleure idée du siècle. Je sais que la chienne de mon amie Jessica va accoucher et je réserve un petit sans rien dire à personne, même pas à ma mère – elle a plein de qualités, Mom, mais écouter, c'est pas sa force. En plus, son chum est parti travailler dans le Grand Nord et y faut la prendre avec des pincettes. Mais la mère de Jess est super contente parce qu'y savent jamais trop quoi faire avec les bébés.

Quand mon père me voit arriver avec un bébé chien, y'est tellement content, y rit pis y pleure en même temps. Y niaise pas avec les noms, mon père, y prend le chiot dans ses mains, y le regarde direct dans les yeux et y dit: Je vais l'appeler Salut, qu'est ce que t'en penses?

Je trouve ça super drôle, mais mon père reste sérieux.

Cette fois-là, en flattant Salut, il me raconte quand je suis née: comment y'était content, ses associés qui lui donnaient des cigares, pis tout ça... Il dit: La chance,

c'est fragile comme du cristal, quand t'es au top, c'est dangereux, tu tombes de trop haut, ta chance se casse en morceaux et quand tu veux la ramasser, tu te coupes.

Mais heureusement, il m'a, je suis sa princesse de lumière. Il dit ça, et tout d'un coup: Viens, on va aller chez moi.

On marche au bord de la Saint-Charles jusqu'à la marina du Vieux-Port, on passe par l'escalier du cap pour monter en Haute-Ville. Mais rendus à moitié, on passe sous la rampe, on suit un sentier battu. On continue un peu et mon père dit: C'est ici.

Mon père habite le cap, dans une espèce de caverne pleine de graffitis, en dessous des gros échangeurs. Il me montre un coin, *son coin*. Mon père est un itinérant.

Je trouve pas ça drôle pantoute. C'est même pas vrai! que je lui crie, les itinérants, ils ont de la grosse barbe, ils sont sales pis y puent. Mon père dit qu'il se lave chaque jour au YMCA, qu'il garde ses affaires dans un casier à la gare. Et quand y fait froid, quand y pleut? Il passe ses journées à la bibliothèque. Et la nuit! La nuit!?

Il dit: Je vais comprendre si tu ne veux plus me voir.

Mais c'est trop tard parce que je l'aime.

Pendant un an, on manque pas un samedi, même l'hiver. Mais j'ai peur pour lui, je fais des cauchemars. Je regrette de pas lui avoir donné un plus gros chien, mais c'est trop tard parce qu'il l'aime. Je m'inquiète pour lui, tout seul dehors, j'ai besoin de savoir qu'il va bien pour pouvoir faire ma journée d'école. Ça fait que chaque matin, mon père met cinquante cennes dans une cabine et on parle.

Une fois, il oublie d'appeler. Je suis sûre qu'il est mort. Je pète ma coche, je pleure, j'ai des frissons. Ma mère comprend rien, je finis par lui dire, alors elle se fâche et ça recommence: Esti de fou, maudit chien sale et compagnie. Je suis pus capable d'entendre ça, je crie aussi fort qu'elle et mon frère nous regarde nous engueuler en hurlant de rire dans son esti de sofa.

C'est comme si j'étais pognée dans une vie qui fait rien que se répéter et pas moyen de se sauver nulle part. C'est tellement poche que je commence à comprendre

mon père de vouloir vivre dehors. Mais ma mère, elle voit pas pantoute ça comme ça.

Le téléphone sonne et c'est lui. Ma mère m'arrache le téléphone des mains pour crier que s'il vit comme un clochard, y peut mettre une croix sur sa fille, pis elle raccroche.

Je laisse passer un samedi et le samedi d'après, je demande à Jess de venir me chercher comme si on allait se baigner à la piscine : la serviette, le costume de bain pis toute. Le chum de ma mère est revenu, ça fait que c'est super facile.

Il était là, il m'attendait sur notre banc avec Salut. Cette fois-là, mon père est pas resté assis, il a couru me prendre dans ses bras, il m'a levée dans les airs comme si je pesais rien et il m'a chuchoté dans l'oreille : Pas question que je mette une croix sur toi. Jamais.

On a continué nos samedis en cachette, au parc Victoria, à la bibliothèque, sur les Plaines. Quand ma marraine m'a donné un cell, c'est lui qui a eu mon numéro en premier. Il m'appelait pour me donner des nouvelles, il était en train de s'organiser, qu'il disait, il se recyclait, après il allait avoir un travail assuré. Il disait : Est-ce que tu me crois ? Oui, je te crois. Je faisais pas semblant, je le croyais. Je l'ai toujours cru.

J'avais quatorze ans quand mon père a appelé ma mère pour dire qu'il avait trouvé un travail dans une imprimerie et un appartement sur la rue Saint-Vallier. Ma mère est allée voir et, enfin, j'ai eu le droit d'aller chez mon père. Les murs étaient blancs, il y avait une chambre vide et un salon avec une table, deux chaises, un tapis tressé. Il faisait un peu froid parce que les deux fenêtres étaient ouvertes.

On a regardé la rue d'en haut. Mon père a dit : C'est bizarre, quand même, de vivre cordés les uns par-dessus les autres... Il avait l'air triste, mais en même temps, il riait. On est sorti marcher, on aimait mieux être dehors.

Pour ma fête de quinze ans, j'ai demandé de passer toute une fin de semaine avec mon père. Et cette fois-là, quand je suis entrée chez lui, les murs étaient couverts de

mes dessins, y'en avait partout, encadrés pis toute! Mon père a dit: Je vis dans une cage, mais avec ton art, ma cage est belle.

Il a fait une espèce de révérence, il a ouvert la porte de la chambre et c'était beau: un lit blanc, une douillette avec des papillons, une table de nuit, une lampe... Lui, il dort sur le tapis, y'est pus capable avec les lits, y trouve ça trop mou.